

Note liminaire

Je connais personnellement Mathilda Marque Bouaret et son travail c'est pourquoi, par commodité autant que par affection, dans les lignes qui suivent je l'appellerai simplement Mathilda.

LES ANGES SONT DES MOUETTES...

Mathilda est un drôle de numéro c'est pourquoi sa peinture est aussi de cette nature: drôle, au sens d'intrigante, et ses œuvres graphiques le sont itou; elle dessine beaucoup.

Mathilda peint des tableaux de peinture — pour être sémantiquement précis. Il faut dire que le mot tableau (table -> tableau) nous intéresse ici: Mathilda peint, s'aventure volontiers, sur des supports fort variés (j'allais écrire sur n'importe quoi... pour dire l'étendue des possibilités qu'elle exploite).

Sa peinture est un terrain de jeu, un jeu grave: équilibre tendu entre le badin et le sérieux. Cette peinture pourrait avoir comme possible titre générique: *Le monde vivant*, vivant parce que toujours sur le qui vive¹.

Le monde peint de Mathilda est apparemment sans queue ni tête — même s'il est plein d'animaux et autres humains qui ne manquent ni de l'une, ni de l'autre — mais il nous enchante.

Devant la peinture de Mathilda nous nous sentons bête. Se sentir bête, se sentir idiot, idiot comme est le réel chez Clément Rosset². L'idiot est singulier, l'antonyme de pluriel, c'est dire sa rareté. Sa peinture est ainsi.

De la double nature de la peinture

Se sentir bête, et même Idiot bête comme dans l'expression consacrée, devant les tableaux de Mathilda. La peinture quand elle est bonne, au présent de sa rencontre — et son présent est continûment neuf et conséquemment toujours frais — nous dénuie de toute pensée pour laisser les sens nous imprimer mutuellement. La peinture quand elle est bonne (bis repetita placent) et celle de Mathilda l'est, nous travaille doublement:

- premièrement, elle nous vide. Elle est évidante: elle nous creuse, et dans ce creux le frais silencieux³ peut s'installer.
- et deuxièmement elle nous remplit. Elle est évidente: tout est parfaitement visible, à nos yeux rien n'est caché⁴.

Se sentir bête, incarné, sur le qui vive, comme ici chez Fabienne Raphoz:

*La mémoire du corps est sûre,
qui vous fait bête,
proie ou prédateur,
c'est à dire,
sur le qui vive.*

De l'acte de peindre

La peintre peint des peintures avec ses mains — la peinture est un travail manuel (et non seulement la cosa mentale des Alberti et consorts) — au bout desquelles il y a des doigts (en nombre variable selon les cas: Cf. une œuvre de Mathilda titrée *Le compte est bon*) et ces doigts tiennent des pinceaux (il est à noter que les mots doigts et pinceaux sont proches argotiquement parlant!) et ces derniers transportent de la couleur et...

... un des premiers écrits du jeune Robert Walser traite de peinture — et cela fort justement — et s'appelle simplement (le simple est la marque de fabrique de Walser...) *Un peintre*. Il est de 1904 in « Les rédactions de Fritz Kocher ». De ce texte voici quelques lignes applicables à la démarche de Mathilda, au soin qu'elle prend pour peindre.

Nota bene

Ces lignes ont été féminisées pour parler, ici, avec plus de pertinence.

Une peintre est une femme qui tient un pinceau à la main. Au bout du pinceau il y a de la couleur. La couleur a été choisie au goût de la peintre. La main lui sert à conduire le pinceau adroitement en suivant les ordres de l'œil qui voit et qui sent. Elle dessine et peint, tout à la fois, avec son pinceau. Les poils d'un pinceau sont d'ordinaire merveilleusement affilés et fins, mais plus affilée et plus fine encore est l'attention avec laquelle les sens, tous les sens, appliqués, tendus, collaborent. Une humanité consciencieuse, exacte, fait une peintre d'autant meilleure. La noblesse et la distinction d'esprit trouvent à s'exprimer merveilleusement bien dans la conduite du pinceau. Les gens sans soin peignent aussi sans soin. Ils peuvent se montrer géniaux mais jamais grands.

De l'usage de la couleur

Quelques autres lignes du même texte du même Robert Walser en parleront mieux que je ne saurais le faire :

... les couleurs qui me sont les plus chères et les plus fidèles, je les ai employées très simplement, c'est-à-dire que je les ai traitées à distance et avec froideur. Quelle contradiction : être éperdument amoureux d'une chose (la couleur) et devoir pourtant lui témoigner une froide réserve ! C'est un art, et l'avoir appris fait tout ce qu'il peut y avoir de sorcier dans la peinture. Aimer la couleur ardemment, de toute son âme, et avoir pourtant la volonté d'être aussi peu aimable, aussi peu familier que possible avec elle. C'est que les couleurs se jettent sur nous ! Et c'est bien cet assaut de tendresse qui risque d'être désastreux pour le tableau et qu'il faut apprendre à repousser froidement et sans faiblesse.

Du déplacement en peinture

La peinture et les dessins de Mathilda ressortent du genre appelé la grottesque⁵, ils peuvent l'évoquer. J'en tiens pour preuve un tout petit tableau intitulé *Il promène à pied, son arbre à pieds* où nous voyons, marchant devant, un moine tenant en laisse un tronc le suivant tel son prisonnier, tronc marchant sur des pieds (nus), sinon, me direz-vous, comment pourrait-il avancer ? Les deux sortants diagonalement d'une grotte dont on voit l'entrée sur la gauche : un mystère que ce tableautin !

Mystère, soit ! Mais, m'apparaît plaisant ce que je ne comprends pas, m'apparaît excitant ce que je ne connais pas. De nous offrir des connaissances inconnues, de nous proposer de fréquenter le temps d'un instant l'inouï — ce que par crainte nous n'oserions faire — est une autre vertu de l'art.

Du sens

Ésope reste ici et se repose.

Je convie ici le primo fabuliste (et le célèbre palindrome) pour discuter la narration dans l'œuvre peint de Mathilda où nous trouvons en situation des animaux animaux et des animaux humains : un vrai bestiaire ! Sans oublier les végétaux et les minéraux, cela va sans dire... Mais ici, contrairement à toute fable, il n'est point de morale pour la conclure ! Et une narration sans sens (sans destination concrète) n'en est pas vraiment une. C'est ce qui se passe dans la peinture de Mathilda : ce ne sont que contes « insensés » : à dormir debout, en quelque sorte absurdes (absurde : le mot est dit ! Le genre est énoncé !) qui fréquentent l'*Unheimlichkeit* (l'inquiétante étrangeté freudienne).

Du silence en peinture

Il faut le dire tout net : les anges sont des mouettes, ou plutôt, les mouettes sont des anges dans le monde peint de Mathilda, avec leur œil rond et mal aimable (comme les mouettes le sont). Quant à savoir si, comme les anges, elles nous protègent ou bien si elles nous surveillent ?... En tout cas ce sont des mouettes muettes (les choses ne se jouent parfois qu'à une lettre près...). Contrairement à celle du monde réel, la mouette peinte est silencieuse : ce qui est heureux au vu du cri de cet animal ! Nous nommerons ici une autre des vertus de la peinture, et celle de Mathilda est pour cela exemplaire : son silence. Lequel donne un air bienvenu de gravité.

De la narration

Ce silence du moment muet de la rencontre ne dure qu'un temps car la peinture de Mathilda a aussi la capacité de susciter en nous toutes les interrogations quant à la généalogie du moment présent devant nos yeux. Une histoire s'est passée avant le moment de la présentation qui nous est donnée à voir ; une histoire que nous ne connaissons pas car rien dans ce que nous voyons ne nous la précise, alors que tout ce que nous voyons, et qui nous surprend, nous donne le désir d'élucubrer ces généalogies qui nous amèneraient à la compréhension de ce moment-ci devant nos sens. Nous ne pouvons qu'imaginer des hypothèses qui se maintiendront sans vérifications. Et ne nous resterons que des énigmes qui prêtent à sourire (parfois jaune...) et c'est bien ainsi.

Et c'est sur ce bien ainsi que je conclurai ces bribes de considérations et réflexions, en regrettant de ne pas raconter quelque histoire animale — alors que je pourrais, dans le genre précité : « à dormir debout », si j'osais... raconter une histoire, telle celle véritablement soporifique de la rencontre de l'â et de la mouche tsé-tsé... mais je ne le ferai pas car il est ici question du travail et rien que du travail, répétons-le : surprenant tout autant que pertinent, de Mathilda Marque Bouaret.